



présente

Soumission

une nouvelle inédite
de
Jean-Claude Madelin

© Jean-Claude Madelin 2017

Mon jardin est une scène ouverte où se joue, au fil des saisons, l'opéra de la nature. Si le plus souvent il nous ravit et nous étonne, il peut, parfois et à l'improviste, devenir terrifiant et énigmatique.

Le décor planté se renouvelle à chaque épisode. Les acteurs se répartissent en deux ordres : celui du règne végétal à la croissance imperceptible et celui du règne animal, vivant tout entier dans les répliques, la chorégraphie et les chants.

Les hautes futaies de la forêt d'Halatte dépassent les murs couverts de mousse qui délimitent le théâtre. Les pelouses d'un vert tendre, piquées de pâquerettes, dominent la terrasse de pierres blanches. Des massifs de rocailles rompent la monotonie. Les aubriétias en tenue d'évêque, les campanules aux reflets de ciel, alternent avec les phlox écarlates. Dans leur carré, aux heures chaudes, les herbes aromatiques répandent leur fragrance. Côté cour et côté jardin, les lauriers, s'ils sont censés proclamer la gloire ou préserver de la foudre, savent aussi qu'ils parfumeront les sauces. Au fond dominant trois personnages remarquables : le sorbier des oiseleurs aux baies affriolantes, le noyer protecteur qui se déploie avec générosité et le liquidambar qui ne manquera pas de flamboyer à l'automne.

Ces grands arbres, seigneurs des lieux, servent de refuge aux écureuils qui se promènent en pas de deux syncopés. Ils affectionnent les noix et les cachent comme trésor dans les taupinières, puis s'obstinent à les rechercher.

Plus nombreux, les oiseaux régissent cet espace. Toute une faune variée, multicolore, bruyante se donne rendez-vous. Les pics-verts, dans leur tenue d'académicien, préviennent en toquant à l'arbre. Les pies, en noir et blanc d'apparat, rapides et impertinentes, s'approchent, pleines de culot. Les pigeons ramiers, par deux comme les Dupont, picorent les semences éparses avec une régularité de métronome. Loquaces, les merles au bec jaune s'envolent à la moindre surprise. Je révère particulièrement les mésanges bleues qui acceptent la compagnie des rouges-gorges et volettent ensemble de branche en branche, à la recherche du moindre insecte. Le rossignol se fait plus discret. Il se tient à distance, il attend le soir pour nous livrer sa sérénade.

Tel est le cadre de ce petit paradis terrestre, tout y semble réglé comme un ballet naturel. Chaque acteur, chaque chanteur, connaît sa place, son temps, son rôle et sa partition.

La sérénité, c'est sans compter sur des visiteurs, qui, un jour, m'ont créé une belle frayeur. Ombres funestes, ils épiaient, cachés au sommet de mes grands arbres. D'un seul coup, ils s'élevèrent en nombre. Par quatre, cinq ou six, ils se précipitèrent sur la maison et assaillirent les rebords des fenêtres comme les créneaux d'un donjon. L'air vibrait de battements d'ailes. La troupe de volatiles produisit d'horribles croassements et des coups de bec percutant le verre. Ce frappement répété contre les carreaux annonçait leur volonté d'envahir la maison. Je ne comprenais rien à cet acharnement chez ces oiseaux considérés comme très intelligents : les corbeaux.

Saisi d'angoisse, mon cœur s'accéléra. Je me mis à frissonner. Je me retranchais alors dans ma demeure et n'osais plus ouvrir la fenêtre pour les en chasser. En peu de temps, le double

vitrage se ternit de jets de bave, de rayures de crachats. Le tambourinement incessant augmenta ma peur de voir le verre céder. Je tentais de maîtriser une terreur croissante face à cette intention cruelle. Quel esprit maléfique s'était emparé de mes agresseurs ?

Dans mon esprit jaillit l'image des « *Oiseaux* » d'Hitchcock qui ont plongé toute une ville dans la panique et l'effroi. Je perceis aussi les mauvaises réputations de cet oiseau si souvent apparu comme malveillant dans les civilisations anciennes.

Chez les Celtes, dire « Le corbeau t'a percé » signifiait « Tu es mort ». Au paradis, les corbeaux avaient les ailes multicolores, mais après la chute d'Adam et Ève, ils ont commencé à se nourrir de charogne et leur plumage est devenu noir. Dans le Mahâbhârata, il est messenger de mort, dans la mythologie grecque, messenger des Dieux. Me revient, aussi, le dernier tableau de Van Gogh. Avant son suicide, il peignit l'envol des corbeaux dans les champs de blé d'Auvers-sur-Oise. Visions kaléidoscopiques et furtives qui multiplient les interrogations. Ici, chez moi, à ma fenêtre, que voulaient-ils signifier ? Un sentiment de mort imminente m'envahit.

J'observais, vers l'intérieur, ce qui pouvait attirer, avec une telle force, les corbeaux et les entrainer dans cet élan agressif d'intrusion. Une bibliothèque se dressait à peu de distance, garnie de livres et d'objets divers, témoins de mes voyages. Bien sûr, les œuvres complètes de Kafka ! Tout comme l'ambiance inextricable que je vivais ! Kafka ? Kafka ? ... Le nom tchèque du corbeau ! Coïncidence ? Non, je ne pouvais pas y croire !

Soudain, parmi les objets, je remarquai un masque africain. Un visage longiligne, quelques plumes noires à la place des cheveux, un bec envahissant. Une véritable tête d'oiseau. Ce bec surchargé de dents en ivoire donnait un aspect hideux et menaçant. Il présidait le haut du meuble et, de ce fait, se rendait visible de l'extérieur. Les corbeaux avaient-ils reconnu en lui, l'un des leurs, mythifié ? Tout portait à croire qu'ils étaient venus lui apporter leurs hommages et leurs vénération. La violence du masque n'avait d'égal que leur déchainement. Quel pouvoir magique, mystérieux, émanait de ces objets vaudou ?

Enfin, résolu, je décidais d'ouvrir la fenêtre pour les en chasser. Et là, à ma grande surprise, ils ne s'échappèrent pas, ils restèrent, leurs cris cessèrent. Tout au contraire, en un piétinement ralenti, ils osèrent avancer. Baissant la tête en direction de la statuette fétiche, ils exprimèrent leur totale soumission. Ils semblèrent délivrés de leurs sortilèges.

C'est alors que, dans un mouvement simultané parfait, envol libérateur, les corbeaux s'élancèrent, emportant avec eux leur secret. De nouveau, un grand sentiment de paix me combla. La sérénité initiale du jardin se rétablit.

Passer, ainsi, du paradis à l'enfer, puis de l'enfer au paradis, en l'espace d'une représentation, quel spectacle de la nature !

Jean Claude MADELIN Juin 2017



Retrouvez et téléchargez gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin sur :

<http://lartenchemin.weebly.com/>

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »